

Julien Barois di Gaeta

Naples la cruelle

Préface d'Anne-Laure Boselli-Dugois

L'Harmattan

Romans historiques

Naples la cruelle

Romans historiques

Cette collection est consacrée à la publication de romans historiques ou de récits historiques romancés concernant toutes les périodes et aires culturelles. Elle est organisée par séries fondées sur la chronologie.

BRASSAC (Pierre-Jean), *Jérôme Bosch entrez soufre et hostie ou la lancinante tentation du désastre*, 2016.

SILVEIRA (Vincent), *Par-delà le rejet et l'oubli. D'Evariste Galois à Maximilien Robespierre*, 2016.

MAUMY (Jean), *Le duel des reines. Aliénor d'Aquitaine et Adèle de Champagne*, 2016.

CENCERRADO (Monique), *Manant et Croisé. La quête d'un destin au Moyen Âge*, 2016.

BEVAND (Roger), *Estienne Dolet. Un écrivain de la Renaissance mort sur le bûcher*, 2016.

SUDRE (Jacques), *Le Matin d'Eylan. Une aventure du colonel de Sallanches, ingénieur géographe au service de l'Empereur*, 2015.

BRATZ (Marc), *L'Échiquier vénitien de Napoléon*, 2015.

DUBREUIL (Chloé), *Fortunae. De pourpre et de cendres...*, 2015

BONNERY (André et Michèle), *Il faut détruire Carthage*, 2015.

PINTAUX (Philippe), *Vous reviendrez à Berlin-sur-Meuse*, 2015.

RODHAIN (Claude), *Fanquenouille. Un gueux à la cour de Louis XV*, 2015.

RUIZ BOTELLA (Rodrigue), *Thibaud sur les routes de l'an mille*, 2015.

Ces douze derniers titres de la collection sont classés par ordre chronologique en commençant par le plus récent. La liste complète des parutions, avec une courte présentation du contenu des ouvrages, peut être consultée sur le site www.harmattan.fr

Julien Barois di Gaeta

Naples la cruelle

Préface d'Anne-Laure Boselli-Dugois

L'Harmattan

Du même auteur

Vent caraïbe, L'Harmattan, 2009.

Débarquements alliés durant WW2, Edilivre, 2016.

© L'Harmattan, 2016

5-7, rue de l'Ecole-Polytechnique, 75005 Paris

<http://www.harmattan.fr>
diffusion.harmattan@wanadoo.fr

ISBN : 978-2-343-09742-8

EAN : 9782343097428

Préface d'Anne-Laure Boselli-Dugois

« Naples, la cruelle », un titre bien trouvé pour ce roman qui fait de la cité son personnage principal, du territoire autour et jusqu'en Sicile, l'objet de toutes les convoitises, des adorations les plus absolues et des atrocités les plus extrêmes. Chérir ces terres et tenter de ceindre la couronne des Deux-Siciles, vouloir y régner en maître, en roi, en reine, a de quoi éblouir et terrifier tant celles-ci se dérobent à tous les jous pour trouver et imposer, avec cruauté, sa liberté.

Julien Barois di Gaeta livre un texte dense, tout à la fois récit historique et roman d'aventures, où personnages de fiction rencontrent monarques, pontifes, marchands et combattants qui de partout en Europe se succédèrent, intriguèrent et se déchirèrent pour acquérir un peu de cette terre volcanique, au prix du sang, des trahisons et des victoires... cruelles.

Je suis très émue d'avoir pu lire le manuscrit pendant qu'il s'écrivait, des échanges que nous avons eus autour de ce texte et du merveilleux voyage dans lequel il m'a emmenée, dans le temps et dans cette Italie chère à mon cœur.

17 mai 2016

Chapitre 1

Les Normands s'emparent de l'Italie

Les Normands, sous la conduite des comtes de Hauteville, firent progressivement la conquête de l'Italie du Sud et ensuite celle de la Sicile, cette dernière conquête dura encore trente ans jusqu'en 1190. Il ne leur manquait que de prendre le contrôle de Naples. C'était encore à l'époque une enclave de Byzance gouvernée par le duc Serge, envoyé de Constantinople. Quelques années plus tard, le roi Roger de Hauteville s'empara de cette ville et fut couronné par le pape avec le titre de roi des Deux-Siciles, cette nouvelle monarchie comprenait deux capitales : Palerme et Naples. La particularité de ce nouveau royaume résidait dans le fait que le roi ne devait pas l'hommage féodal à l'empereur comme les autres souverains européens, mais seulement au pape. En contrepartie de cet étrange arrangement, les puissantes armées normandes assuraient la protection du royaume et aussi celle du pape contre les trop fréquentes incursions de la soldatesque impériale laquelle voulait ainsi manifester la souveraineté de l'empereur sur ces territoires.

De ce fait le nouveau royaume dépendait uniquement du pape, lequel se réservait le droit de couronner roi des Deux-Siciles un descendant légitime de la dynastie des Hauteville. Or, le roi Tancrede de Hauteville, qui s'était emparé du royaume, était taxé de bâtardise du fait que ses parents n'avaient pas été mariés selon l'Église. Étant bâtard, il n'avait pas été couronné par un pape, il fallait donc le remplacer. Puisque Tancrede était illégitime,

Constance, fille posthume du roi Roger devrait régner à sa place. Mais elle avait prononcé les vœux religieux pour se retirer du monde. L'Église va tenter de la faire sortir de son couvent pour qu'elle assume ses devoirs de souveraine obéissante à l'Église ; le pape lui avait envoyé un brave prélat pour la convaincre.

L'archevêque de Palerme se fit introduire auprès de Constance, Abbesse du couvent du Saint-Esprit, à proximité de l'immense cathédrale, sa mission s'avérait difficile ! Pour ne pas lui tourner le dos, lorsqu'il prit congé, il recula respectueusement jusqu'à la porte. Il venait d'accomplir une mission qui, à vrai dire, lui avait été fort déplaisante pour un prélat, pourtant il avait exercé tous ses talents de diplomate lors de cette pénible entrevue. Son visage, tout contrit, reflétait son trouble. Il n'avait fait qu'obéir aux ordres de son supérieur qui, lui-même, les tenait du Pape. Il avait été chargé par ses supérieurs d'une mission délicate mais impérative. L'abbesse n'eut pas la force de le raccompagner jusqu'à la porte, elle était toute retournée et prête à sangloter.

Dans la conversation, il ne cessa de l'appeler « princesse », titre auquel elle n'était plus habituée depuis longtemps. Il devait la convaincre de renoncer à ses vœux en quittant son couvent où elle se trouvait bien à l'aise depuis vingt ans, loin de la politique. Il lui fallait épouser un jeune homme, futur empereur d'Allemagne, portant le prénom d'Henri, fils de l'empereur. Voilà ce que le pape ordonnait. En outre Henri devra lui faire un enfant, mais un mâle, s'il vous plaît, énonça-t-il maladroitement ! Surprise ! D'avance, le brave prélat savait que sa mission était quasiment impossible, il devait user de tact et de finesse, de ruse

même, mais il lui fallait aboutir pour plaire au Pape. Sans frapper à la porte, une religieuse apporta des rafraîchissements qu'elle déposa sur le bureau. Inquiète, elle s'enquit pour savoir si sa supérieure se sentait bien et se retira. L'abbesse retournait dans son esprit les termes de sa conversation avec le prélat pour bien en comprendre la profonde signification. En voici l'essentiel qui s'était gravé dans sa mémoire comme dans le marbre :

— C'est la Raison d'État qui l'exige, avait-il dit avec un sourire mielleux. Sous aucun prétexte, vous ne pouvez vous y dérober, lui confia l'archevêque tout contrit.

— Mais renoncer à sa vie monacale pour affronter un monde impitoyable et cruel paraissait à cette religieuse au-dessus de ses faibles connaissances politiques. Éperdue, elle se mit à sangloter devant le brave homme.

— Ma chère enfant, je comprends votre chagrin, lui dit le bon prélat, vous devrez vous marier et avoir un enfant, de préférence un garçon. Si vous refusez, le royaume deviendra la proie de princes indésirables. En tout cas, Princesse, vous devez obéissance à la Sainte Église comme tout bon chrétien et écouter votre conscience.

— Pour pareille besogne, n'ai-je pas passé l'âge de la procréation, je ne sais même pas comment faire un enfant, entre religieuses l'on ne parle pas de ces « choses-là » !

— Mais ma chère enfant, vous croyez en la Providence, n'est-ce pas ? Elle y veillera ! En fait, pour procréer, il vous suffira d'embrasser votre époux, c'est

aussi simple que cela. Je crois savoir, sous toutes réserves, que pour avoir un garçon il faut donner trois baisers à son époux, pour une fille, un seul doit suffire !

Pauvre Constance ; ce n'était pas une mince affaire ! Malgré son dépit d'avoir à renoncer à ses vœux, Constance comprit le haut destin que l'avenir lui avait réservé et surtout que son peuple pourrait avoir besoin d'elle. L'archevêque lui avait expliqué que depuis la mort du roi Guillaume II le Bon, Tancrède de Hauteville, un vil bâtard, s'était emparé de la couronne des Deux-Sicules. L'Église n'admettait pas la transmission du pouvoir à un roi de naissance illégitime. Constance fut très choquée d'entendre dire au prélat que son cousin, le bon roi Tancrède, n'était qu'un vil bâtard, elle savait bien qu'il était né d'une union que l'Église avait refusé de bénir, cependant il était très respecté et aimé de ses sujets, il venait souvent présenter ses respects à sa nièce.

Or, dans les veines de la princesse coulait le précieux sang des Hauteville ; son sang royal venait de ses deux branches, père et mère. Par ailleurs, elle ne croyait pas, comme le soutenait l'évêque, qu'il suffisait d'embrasser son mari pour être enceinte. Une de ses amies, mère de plusieurs enfants, l'avait renseignée plus amplement lui disant que c'était plus compliqué, mais qu'il suffisait de laisser faire son époux ; il n'a nul besoin de leçons car la nature de l'homme est ainsi conçue qu'il sache toujours comment s'y prendre pour faire ces « choses-là ». À première vue elles sont rebutantes car dans ces moments, l'homme est parfois animé comme une bête sauvage mais elles deviennent agréables par la suite, lui confia la commère avec un sourire encourageant. Pour

avoir un garçon, le plus simple était de se rendre à Monreale pour prier devant le tombeau de sainte Rosalie, sa propre cousine, car la patronne des Siciliens l'exaucerait certainement, c'est ainsi qu'elle-même eut plusieurs petits mâles. Constance en prit bonne note.

La malheureuse Constance quitta le couvent contre son gré pour épouser le jeune Henri VI de Hohenstaufen, futur empereur du Saint Empire germanique. Il avait douze ans de moins qu'elle, mais ce n'était pas un obstacle. Dante nous a laissés entrevoir le drame de cette femme, il a compati à son malheur en lui réservant une large place au Paradis dans sa Divine Comédie (Paradis III 109-120). Mais qui donc a pu manigancer pareille machination ? Qui a pu inciter le prélat à accomplir une telle démarche ? Selon Dante, cet évêque a accompli les instructions de « gents à mal faire adonner. »

Chapitre 2

Les Normands poursuivent leurs conquêtes

Depuis des temps immémoriaux, l'île de Sicile a été longtemps occupée successivement par Grecs, Phéniciens, Ostrogoths et Lombards avant qu'elle ne soit envahie par les Normands dès l'an 1060. Richard, duc de Normandie, revenant d'un pèlerinage en Palestine avec une forte escorte, s'attarda à Salerno en Italie en se liant d'amitié avec Guimar, le duc lombard local ; il l'aida à combattre les Sarrasins qui débarquaient trop souvent pour saccager son domaine. Avant de retourner en Normandie, le noble Richard promit à Guimar de lui envoyer de bons guerriers pour le seconder sous la direction des seigneurs normands de Hauteville. Ces hommes venus du nord de la France secouèrent bientôt la tutelle du duc lombard pour entreprendre pour leur propre compte la conquête du sud de l'Italie. Leurs descendants fondèrent le royaume des Deux-Siciles. Au début, ils agissaient comme des bandits de grands chemins, jusqu'au moment où le pape se rendit compte que ces troupes, maintenant commandées par des ducs chevaleresques, pourraient se rendre utiles au pays et à la chrétienté.

Après que ces Normands, devenus bons chrétiens, eurent réussi à s'approprier des Pouilles et de la Calabre au sud de la botte italienne, le pape eut une idée de génie. En 1060, il leur envoya deux bannières bénies pour lutter contre les mécréants. L'une de ces bannières fut remise au duc normand Robert Guiscard de Hauteville pour qu'il entreprenne la conquête de l'île de

la Sicile alors occupée par les musulmans, et l'autre, envoyée à Guillaume le Conquérant pour qu'il s'empare de l'Angleterre, dont les rois saxons refusaient leur allégeance au pape et aux dogmes de l'Église.

Les deux entreprises réussirent, rapidement en Angleterre, mais plus laborieusement pour la conquête de la Sicile même car elle dura trente ans. Une à une, chacune des villes tombait aux mains des guerriers normands, mais Palerme, entourée de fortifications résistait à tous les assauts. Les Sarrasins qui l'occupaient avaient la coutume d'élever des pigeons qu'ils nourrissaient avec des graines enduites de miel. Lorsque les hommes partaient aux environs, pour communiquer avec leurs femmes ils emmenaient les pigeons mâles qu'ils lâchaient avec des billets doux suspendus au cou. C'était une sorte de téléphone arabe. Aux abords de Palerme, les Normands découvrirent de nombreux cageots contenant des pigeons mâles abandonnés à la hâte par leurs maîtres, ils leur attachèrent aux cous des sachets contenant du soufre et lâchèrent les volatiles qui aussitôt s'envolèrent pour rejoindre leurs femelles dans leurs nids à Palerme. Avec la chaleur estivale, de nombreuses habitations de-ci de-là prirent feu d'une façon imprévisible en provoquant une panique générale dans la capitale pour éteindre les nombreux incendies. À ce moment, des complices ouvrirent les portes de la ville, et c'est ainsi qu'elle tomba aux mains des conquérants.

Une longue suite de ducs et de rois régna sur le royaume des Deux-Siciles jusqu'au moment où il n'y eut plus de mâles pour succéder à Guillaume II, le dernier des rois. (consulter l'appendice). On s'avisa alors que Constance de Sicile, l'héritière de la lignée des

Hauteville, vivait cloîtrée, bien pieuse, dans un couvent de Palerme, ainsi que nous l'avons indiqué plus haut lors de la visite d'un évêque; elle s'était destinée à la vie religieuse et avait prononcé ses vœux.

Le royaume, étant tombé en quenouille, le jeune empereur Henri VI de Hohenstaufen, qui n'avait pas d'enfants, entreprit donc d'épouser cette princesse cloîtrée dans un but politique afin de réunir le royaume normand à son empire germanique, du nord jusqu'à la Méditerranée, conception politique immense. C'était la première fois dans l'histoire qu'un tel événement se réalisait, l'empire s'étendra donc depuis le Nord jusqu'à la pointe de la Sicile. Henri épousa donc Constance de Sicile, la dernière héritière des seigneurs de Hauteville venus de la Normandie française. Quelques années passèrent, mais aucun enfant ne venait bénir cette union. Mais que faisait la Providence dont avait parlé le bon archevêque ? Alors que son époux était occupé à guerroyer en Allemagne, Constance vint en Sicile avec une armée allemande pour faire valoir ses droits à la succession du roi Guillaume II le Bon. Mais entre-temps Tancrède de Hauteville, aimé de ses sujets, avait réussi à se faire couronner roi sans l'aval du pape. Les Siciliens préféraient Tancrède car ils craignaient de tomber sous la coupe des troupes allemandes de l'empereur commandées par son général Markwald.

Un violent conflit armé éclata entre les deux partis : Allemands d'une part et Siciliens de l'autre. L'armée allemande était sans pitié pour les Siciliens, les Teutons se gavaient de fruits qui abondaient en cette saison, beaucoup en tombèrent malades et le général Markwald fit abattre les arbres fruitiers aux environs de ses retranchements en provoquant la plus vive indignation

des habitants de la région. Cependant, Tancrède semblait avoir le dessus sur les Allemands, il poursuivit les forces allemandes de Constance et réussit à obliger l'impératrice à se réfugier dans la forteresse de Salerne où le roi Tancrède la tint cruellement assiégée.

Aliénor d'Aquitaine, reine-mère d'Angleterre, fit irruption soudain sur la scène de Sicile. Ce personnage extraordinaire, et inattendu en ces lieux, avait traversé la France depuis Bordeaux et s'embarqua ensuite à Marseille escortée par une bonne flotte jusqu'à Naples. Elle avait déjà bourlingué à maintes reprises sur les flots capricieux du *Mare Nostrum*, elle connaissait bien la politique et la mentalité des peuples des rivages. Alors qu'elle était une très jeune femme jadis, assez volage et certainement infidèle, elle avait accompagné en Palestine son mari, Louis, roi de France. La reine s'intéressait aux jeunes et vigoureux seigneurs plutôt qu'à son royal mari, Louis le Pieux, qui portait bien son surnom. Il consacrait plus de temps à ses prières qu'à sa jeune épouse qui, excédée par sa bigoterie, obtint le divorce pour devenir l'épouse du jeune comte Henri Plantagenêt à qui elle transmet par la même occasion ses vastes domaines de Guyenne, il deviendra bientôt Henri II roi d'Angleterre. Plus récemment, elle s'était aussi rendue en Sicile pour marier sa fille Jeanne avec Guillaume II le Bon, roi des Deux Siciles. Son prestige personnel ainsi que sa connaissance des détours de la politique sicilienne et des grands seigneurs l'aidèrent à accomplir sa délicate entreprise lors de ce dernier voyage.

C'est en Sicile qu'Aliénor devait régler les problèmes du moment, la reine-mère s'y rendit en attendant. C'était l'étape obligée sur la route des croisades, où

Aliénor négocierait avec le roi Tancrède de Sicile, riche comme Crésus, pour récupérer la dot de sa fille Jeanne, veuve du roi Guillaume II, de bonne mémoire. Mais convaincre Tancrède de rembourser de l'or était aussi difficile que parler à oreille de sourd, il fallait trouver des arguments percutants. Aussi, Aliénor voulait que Jeanne, qui venait de perdre son mari, le regretté roi Guillaume II, puisse retourner librement en Angleterre.

Elle voulait également marier son petit-fils Arthur de Bretagne avec une fille de Tancrède. Mais l'essentiel était ailleurs, surtout surtout, il fallait obtenir de Tancrède qu'il restitue le douaire ainsi que la riche dot de Jeanne versée lors de ses épousailles. Par la suite, le bon Tancrède remboursa toute la dette au-delà de toute espérance, mais pour le moment, malgré son immense richesse, Tancrède ne voulait rien entendre. Aliénor était très convaincante et savait faire prévaloir ses volontés. Malgré son âge avancé, la soixantaine, bon pied bon œil, Aliénor était pleine d'énergie, ce qui paraissait un puzzle compliqué pour quiconque devenait pour elle aussi aisé qu'un jeu d'enfants.

Richard Cœur de Lion, fils préféré d'Aliénor et déjà roi d'Angleterre, avait de vastes projets, il voulait se rendre en Palestine pour combattre Saladin, sultan d'Égypte, mais il était désargenté et pour y aller, il lui fallait de l'or et surtout une flotte. Par ailleurs Aliénor, sa mère chérie, le harcelait parce qu'à son âge il n'était pas encore marié ; pour un roi ce n'était pas convenable. En fait, Richard était un vieux garçon, qui préférait jouer de la guitare plutôt que gouverner ses sujets. Précisément, la jolie princesse Béragère, fille du roi Sanche VI de Navarre était une jeune fille à marier et Aliénor, adroite marieuse, se faisait fort d'arranger cette

union. Elle savait que son projet de noces allait déplaire souverainement à Philippe-Auguste, roi de France, qui espérait, au contraire, que Richard épouserait sa sœur Alix puisqu'ils étaient déjà fiancés. Tant pis ! Aliénor voyait d'un mauvais œil une alliance avec la France, sa précédente patrie répudiée. Les fiançailles de Richard et Alix furent rompues et Philippe-Auguste ne décolérait pas en raison de cet horrible affront. Or, les armées de la 3^{ème} croisade formées d'Anglais et de Français étaient attendues en Sicile sous les ordres respectivement de Richard Cœur de Lion et Philippe-Auguste et ces deux puissants rois risquaient d'en venir aux mains à cause des fiançailles rompues et ainsi mettre un terme à cette croisade à cause des beaux yeux des deux princesses ; Bérandère et Alix étaient en ballottage. De son côté Tancred, paisible roi de Sicile, ne se souciait pas d'avoir sur les bras un conflit armé sur son territoire, en sorte qu'il alloua aux Français et Anglais des séjours bien éloignés en faisant tout son possible pour que ces visiteurs encombrants ne se rencontrent pas dans l'île et décampent au plus vite. De ce fait il accéda à toutes les demandes pressantes d'Aliénor et de Richard en mettant à la disposition de ce dernier la flotte qu'il convoitait pour se rendre en Palestine et, pour bien faire, il remboursa, rubis sur l'ongle, le douaire de Jeanne.

Pour la reine-mère, le plus simple avait été de se rendre sur place en Sicile, et qu'ensuite Bérandère vienne les rejoindre ; en attendant, Aliénor continuait à négocier avec le roi Tancred de Sicile pour récupérer la dot de sa fille Jeanne, veuve du roi Guillaume. Aussi, Aliénor voulait que Jeanne, qui venait de perdre son mari, le regretté roi Guillaume II, puisse quitter la Sicile en toute liberté.

Tout s'arrangea comme Aliénor l'avait prévu, Bérangère débarqua bientôt à Palerme. En attendant l'arrivée de ses hôtes royaux, Tancrede, aimable et galant homme, avait prévu de loger Richard dans le château d'un village haut-perché, proche de Palerme. Ce village porte encore aujourd'hui le nom du roi paladin, « Corleone » pour les Siciliens. Le mariage de Richard et Bérangère eut lieu un peu plus tard à Limassol dans l'île de Chypre. Après les noces et avoir fait couronner Hugues de Lusignan roi de Chypre, Richard reprit la mer pour se rendre en Palestine où il se battit comme un lion, il lui en resta le surnom. Il reprit enfin la mer en laissant Philippe-Auguste se débrouiller sans lui car il savait que son frère cadet (Jean sans terre) profitait de son absence pour usurper son pouvoir en Angleterre, il était pressé de retourner sur les bords de la Tamise pour mettre son frère à raison. Quant à Arthur de Bretagne, il était encore trop jeune pour convoler et ce mariage ne se fit pas, car le jeune homme se fera occire plus tard par son méchant oncle, le roi Jean d'Angleterre, dernier fils d'Aliénor.

Durant son voyage de retour vers l'Angleterre, Richard Cœur de Lion fut assailli par une terrible tempête en Adriatique qui le jeta sur la côte est. Il débarqua secrètement avec quelques seigneurs et voyagea déguisé en pays ennemi pour rentrer à son pays par voie de terre. Alors qu'il buvait un gobelet dans une taverne sur les rives du Danube, il fut reconnu et remis au comte d'Autriche qui avait un ancien compte d'honneur à régler avec lui, ce comte le livra à l'empereur Henri VI qui le mit en prison contre rançon. Il y resta près de deux ans en chantant de tristes complaintes en s'accompagnant de sa guitare.

L'astucieuse reine Aliénor retourna en Italie pour résoudre cette grave affaire, il s'agissait d'obtenir la libération de son fils Corleone prisonnier de l'empereur Henri VI depuis son retour de la croisade. Voilà près de deux ans que le roi Plantagenet chantait des complaintes dans le donjon du château de Trifels, tandis que profitant de son absence, son félon et ambitieux frère Jean-sans-Terre s'emparait du pouvoir en Angleterre. Ce dernier rassemblait la rançon pour obtenir la liberté de son frère, soi-disant, alors qu'en réalité il versait des acomptes à Henri VI pour qu'au contraire il le retienne longtemps dans sa triste prison en espérant qu'il ne rentrât jamais.

Aliénor réussit à conclure le marché suivant avec Tancrède : Constance, encore prisonnière dans la forteresse de Salerne serait libérée et rendue à son époux l'empereur Henri, et contrepartie, son fils Richard Cœur de Lion, serait relâché de sa prison. Donnant, donnant. Ce fut une brillante négociation. Ainsi Aliénor rendait Constance à son mari en même temps qu'elle obtenait le retour de Richard sur les bords de la Tamise pour retrouver Béangère, qui ne traversa jamais La Manche. Cette malheureuse reine ignorait sans doute que son époux était allergique aux femmes, il ne lui fit pas honneur. Le retour du roi a été illustré dans plusieurs films dont « Robin des Bois » avec Sean Connery dans le rôle du roi revenant de la croisade. Aliénor obtint gain de cause sur toute la ligne, derechef, elle prit Constance sous sa protection et le pape Célestin approuva énergiquement l'accord conclu avec Tancrède. Ce roi fut obligé d'acquiescer à ce marché royal en raison de la requête du pape. Toujours galant homme, Tancrède se présenta devant les fortifications de Salerne

pour libérer sa cousine Constance. Il lui offrit une magnifique litière pour la conduire sous escorte jusqu'à l'Adriatique pour qu'elle puisse rejoindre son impérial époux qui l'attendait à Venise. Dès lors, une amitié solide lia Richard Cœur de Lion à Tancred depuis que ce dernier lui avait fourni de l'or et une flotte pour se rendre en Palestine, il avait ainsi remboursé la dot de la reine Jeanne et était heureux de contribuer à la libération de Corleone tout en relâchant sa prisonnière Constance. Aliénor avait eu gain de cause sur toute la ligne.

Pour en terminer avec la Sicile, Aliénor devait encore accomplir un exploit, elle se rendit auprès du pape à Rome pour obtenir l'annulation de la forte rançon qu'Henri VI de Hohenstaufen exigeait pour libérer Richard Cœur de Lion et sa guitare, cette rançon avait déjà été payée en partie. Comme Henri faisait la sourde oreille aux injonctions du pape, ce dernier l'excommunia jusqu'à totale restitution. En effet, selon les dispositions du Saint-Siège, personne ne pouvait en aucun cas porter atteinte à la personne ou aux biens d'un croisé absent de son pays. Encore une fois, Aliénor obtint gain de cause et la rançon fut invalidée par le pape ; le peuple anglais fut ainsi soulagé des impôts destinés à la régler. Après une vie pleine d'aventures, Aliénor fut enterrée à l'Abbaye de Fontevault sur les rives de la Loire auprès d'Henri Plantagenet, son époux. Le touriste d'aujourd'hui pourra y contempler leurs gisants aux côtés de ceux de son fils Richard Cœur de Lion et d'Isabelle d'Angoulême, qui fut l'épouse du méchant roi Jean. Ces quatre fameux gisants ont été découverts seulement il y a un demi-siècle.

Richard était reparti guerroyer en France, le roi paladin fut tué d'un tir d'arbalète au siège de Chalus, près de Limoges. En représailles, la ville de Chalus fut détruite de fond en comble par la soldatesque. Après la mort de Richard, son frère Jean lui succéda au trône d'Angleterre. Autant Richard est resté comme un modèle par son courage et son caractère chevaleresque, autant l'histoire a conservé le souvenir de la méchanceté criminelle de son jeune frère Jean, ses méfaits lui apporteront le malheur. En ce qui concerne la malheureuse reine Béragère, aucun enfant ne vint bénir son union, elle vécut peu de temps auprès de Richard Cœur de Lion et ne traversa jamais la Manche, devenue veuve, elle devint comtesse du Maine où elle vécut jusqu'à son décès.

Chapitre 3

Constance devient Impératrice

Peu après sa guerre contre Constance, le vieux roi Tancrede mourut après un règne tumultueux de quatre ans, il laissait son royaume au petit Guillaume III sous la régence de la reine Sibylle. Mais aussitôt Henri déclara la guerre aux Siciliens et revint en force devant Naples, la ville lui ouvrit ses portes, et il récupéra la Sicile. En effet, la naissance de Tancrede étant illégitime, l'Église n'approuvait pas sa royauté assumée sans son consentement. Elle n'approuvait pas non plus que son enfant lui succède, en conséquence, Henri disposait de l'accord du pape pour réclamer par les armes la couronne des Deux-Siciles pour sa femme Constance.

En s'appuyant sur l'armée des fiers bénédictins du Mont-Cassin, fidèle à Constance et au pape, et avec les troupes de son général Markwald, Henri se dirigea sur la ville de Salerne pour se venger du traitement que ses habitants avaient infligé à Constance. Ils avaient osé garder l'impératrice prisonnière, crime de lèse-majesté ! Il bouleversa la ville, l'incendia et la saccagea ne laissant que ruines, ce furent des représailles terribles. Après ce triste exploit, il traversa le détroit de Messine pour prendre possession de l'île de Sicile. Le petit Guillaume III ne put faire autrement que de mettre la couronne de Sicile entre ses mains. Henri eut la cruauté de faire crever les yeux de l'enfant et de le faire châtrer. Il exerça toutes sortes de vexations envers les Normands qui avaient soutenu Tancrede et retourna en Allemagne avec le petit Guillaume mutilé, sa mère Sibylle et tous

les trésors accumulés à Palerme depuis des générations par les souverains normands, ces trésors furent transportés par cent cinquante chevaux de somme.

La voie était libre pour Constance, mais pour que le but politique de son union avec Henri réussisse, il lui fallait impérativement mettre un enfant au monde, compte tenu de son âge, la tâche s'avérait difficile. Cependant, la Providence veillait d'une façon particulière. Après quelques années de vie commune, le couple impérial entreprit la longue route qui va depuis Aix-la-Chapelle jusqu'en Italie pour prendre possession du royaume. Le voyage de l'impératrice devait durer près de neuf mois. À vrai dire, la mariée n'était plus très jeune car si elle était fille posthume du roi Roger de Hauteville, mort en 1154, elle approchait de la cinquantaine. Certains historiens ont prétendu qu'elle était fille de Guillaume II. Peu importe, d'un côté ou de l'autre elle héritait du royaume.

Henri VI, le mari, l'avait déjà devancée en Italie en s'arrêtant à Rome. Aussitôt le vieux pape Célestin le couronna roi des Deux-Siciles, tandis que le convoi de l'épouse descendait plus lentement vers le sud en longeant l'Adriatique. En cours de route, l'embarras de l'impératrice s'accroissait. Précisément, dans la petite ville d'Iési sur la côte de l'Adriatique, le convoi de l'impératrice fit une pause, car elle ressentait certaines douleurs pour elle inconnues. Comme l'avait suggéré l'archevêque de Palerme, la Providence était entrée en action avec diligence, d'autant plus que le ventre de la dame avait eu une nette tendance à s'arrondir tout au long du voyage. Elle accoucha dans une immense tente richement décorée. Dehors, le comte Lothaire de Segni, un noble seigneur, attendait l'évènement avec une vive

impatience. Enfin, un beau petit mâle venait de naître dans cette tente somptueuse où se trouvaient la mère et ses dames de compagnie, aucun homme, bien sûr, sauf Segni à la porte de la tente. Elle exposa l'enfant devant les villageois agglutinés autour de la tente impériale en montrant une poitrine prête pour l'allaitement, ces braves sujets se mirent à genoux devant leur futur roi.

L'enfant reçut le nom de Frédéric, comme son grand-père Frédéric I Barberousse, qui venait de se noyer du côté d'Antioche, lors de la précédente croisade. La mère dut jurer au pape sur l'évangile que Frédéric était bien son fils légitime. Procédé étonnant ! Avait-il des doutes ! Oui, ces doutes étaient justifiés, car à cette époque la technique de la chirurgie n'était pas développée, on connaissait bien la césarienne depuis Jules César, mais la mère ne pouvait pas toujours survivre à cette brutale opération aussi complexe. Depuis lors coururent des rumeurs persistantes concernant la naissance de l'enfant. Si ces rumeurs eussent été fondées, il en découlerait *ipso facto* que son droit à la couronne des Deux-Siciles pourrait être contesté. Cette éventualité ou simplement le doute, auront plus tard les plus graves conséquences.

L'enfant fut confié durant quelques années à la duchesse de Spolète, chargée de l'élever, et dès l'âge de trois ans, il reçut l'investiture de la couronne des Deux-Siciles. Le comte de Segni, amateur de chasse au faucon dans ses domaines, fut son parrain. Il connaissait bien tous les cardinaux de la curie. Soudain, sa carrière devint fulgurante. Il avait le sens du prestige, l'autorité et l'aptitude politique pour gouverner l'Église. Même s'il n'avait jamais dit la messe, il pourrait bien devenir pape, pourquoi pas ! A peine le pape Célestin avait-il

couronné Henri VI, roi de Sicile que Célestin décédait, empoisonné ; on ne rechercha pas le criminel.

Le conclave des cardinaux se réunit le jour même, et à l'unanimité, Segni, qui jamais n'avait dit une messe, fut élu pape sous le nom d'Innocent III. Pas une seule voix ne lui manqua. Ainsi fut fait, l'affaire fut menée rondement. Il est fort plausible que le collège des cardinaux ait subi des pressions du couple impérial pour que ce pape fût élu, des pressions similaires s'étaient déjà produites lors des précédents conclaves, il est toujours dangereux de mécontenter les souhaits impériaux.

Maintenant on peut se poser la question suivante : comment se fait-il que tous les papes successeurs d'Innocent aient excommunié Frédéric II de Hohenstaufen en invoquant des prétextes futiles ? Avaient-ils la certitude qu'il n'était pas le fils d'Henri VI, mais plutôt du comte Segni ? Si c'était le cas, l'enfant serait l'usurpateur de la couronne de Sicile. On ne le saura jamais, mais les papes agirent par la suite comme si l'enfant était « supposé », et donc illégitime. Il en résulta d'immenses troubles et des cruelles guerres civiles.

Cependant, nous devons rendre hommage à Innocent III, son pontificat fut l'un des plus longs et brillants de l'histoire, ajoutons à cela qu'il fut un parrain exemplaire pour cet orphelin, presque un père. Par cette miraculeuse naissance, pour la première fois de l'histoire d'Occident, l'empire germanique et le royaume de Naples et Sicile étaient réunis sous un sceptre impérial. Aucun historien ne s'est permis de suggérer que Segni puisse être le véritable père du futur empereur, seules des rumeurs coururent ; pourtant les circonstances

concernant la naissance et l'âge avancé de la mère, rendent cette hypothèse plausible.

L'année qui suivit la naissance du petit Frédéric, tandis que son père Henri se préparait à partir en Palestine, avant de s'embarquer, il commit des atrocités contre les Siciliens en leur reprochant d'avoir pris le parti de Tancrède. Ses cruautés indignèrent sa femme ; elle se révolta contre son mari qui mourut du poison à Messine, selon de méchantes langues, Constance le lui aurait administré.

Chapitre 4

Alliance des Normands avec les Papes

Le vaste royaume bicéphale des Deux-Siciles commençait au sud du fleuve Garigliano, il comprenait Naples, capitale, ainsi que les villes de Gaeta, Salerne et Cosenza et l'île de Sicile avec une deuxième capitale de Palerme. Lorsque le Pape avait sacré le premier roi normand Roger de Hauteville I en l'an 1134, il précisait dans sa bulle d'investiture, qu'il devenait roi des « Deux-Siciles », *Regnum Siciliae citra et ultra pharum*. Il s'agissait du phare situé à Messine, c'est à dire du côté de l'île de Sicile avec sa capitale Palerme et de l'autre côté la terre ferme avec Naples comme capitale. L'île de Sicile, musulmane depuis près de deux siècles, restait à conquérir par les Normands ; cette conquête fut laborieuse, elle dura trente ans. Lors de son couronnement, le roi Roger de Hauteville s'était déclaré vassal du Saint-Siège, le pape devenant ainsi son suzerain, cela signifiait l'indépendance totale à l'égard de l'Empire allemand, exécré par les Normands autant que par les Italiens. Il découlait de cette vassalité que le pape avait un droit de regard sur le sacre des successeurs héréditaires et légitimes du roi Roger de Hauteville. Ce royaume subsista dans l'histoire sous divers monarques : Normands, Angevins, Aragonais et Bourbons espagnols jusqu'à la réunification de l'Italie par Garibaldi en 1860.

Du fait de sa situation au centre de la Méditerranée, la Sicile était une plateforme commerciale pour les échanges entre l'Afrique et l'Europe et entre Orient et Occident. La Sicile, et Malte qui en dépendait, étaient

aussi des étapes obligatoires pour les flottes des nombreuses croisades. Les rois et seigneurs français et anglais qui débarquèrent à Palerme ou à Messine furent nombreux. Des souverains comme Conrad III d'Allemagne, Louis VII et son épouse Aliénor d'Aquitaine, Frédéric Barberousse, Philippe Auguste, Richard Cœur de Lion, Saint-Louis plus tard et de nombreux princes y séjournèrent. Ces voyageurs riches et puissants étaient les bienvenus dans l'île, ils pouvaient visiter les splendides monuments laissés par les grecs et les musulmans. Quant aux rois espagnols, ils étaient trop occupés par leurs guerres continuelles contre les Maures pour avoir le loisir de participer aux croisades. Lorsque souverains et nobles s'absentaient pour se rendre en Palestine, leurs biens étaient sous la protection de l'Église, nul ne pouvait y porter atteinte sous peine des sanctions religieuses les plus rigoureuses.

Depuis la réforme du pape Grégoire VII qui avait créé le Sacré Collège, seuls les cardinaux étaient habilités à choisir le pape. Les empereurs successifs, qui depuis Charlemagne désignaient les papes de leurs choix, contestèrent cette réforme qui les frustrait de leur privilège de choisir des papes suivant leurs convenances politiques. Comme les empereurs s'obstinèrent à choisir de leurs côtés d'autres papes, de préférence à ceux choisis par les cardinaux, ils venaient en force jusqu'à Rome pour imposer leurs propres candidats, on les appelait les « antipapes » qui provoquèrent bien des schismes. Les expéditions fréquentes des armées impériales divisaient la chrétienté en deux camps antagonistes. Il en résulta des guerres continuelles qui agitérent l'Italie durant le XII^{ème} siècle, ce que l'histoire appela la « guerre des investitures » avec deux partis

farouchement opposés, les guelfes, papistes, et les gibelins du côté de l'empereur. La haine profonde entre les deux partis était telle qu'elle inspira Shakespeare pour sa tragédie de *Romeo et Juliette*, dans laquelle les familles se séparaient en deux camps opposés jusqu'à la mort. Mais à partir du moment où les papes pouvaient disposer de l'armée puissante des Normands, leurs fidèles vassaux établis dans les Deux-Siciles qui s'efforçaient de les protéger des incursions allemandes, ils étaient en mesure de résister aux visées hégémoniques impériales.

Les papes successifs prétendaient que lorsque l'empereur Constantin avait jadis divisé l'empire en deux, celui d'Orient avec sa capitale à Constantinople, et celui d'Occident avec Rome ou Ravenne pour capitale, il fit donation de la ville de Rome à la papauté. Cette donation fut contestée par la suite, appelée « la fausse donation de Constantin », car aucun document ne fut jamais excipé comme preuve. Le fait est que, depuis lors, les papes restèrent toujours maîtres de Rome. La papauté était ainsi devenue une puissance temporelle disposant de sa propre armée ou de mercenaires. Les relations devinrent très tendues entre les papes et les empereurs lorsque ces derniers n'eurent plus la faculté d'intervenir aux élections des papes et même des évêques. Pourtant l'empereur Henri IV avait fait élire un antipape et Grégoire VII réagit aussitôt en l'excommuniant. Cette sanction provoqua une révolte des princes allemands menaçant de le destituer. Craignant des représailles de l'empereur, Grégoire se réfugia à Canossa de Reggio d'Emilie chez la comtesse Mathilde, entièrement dévouée au Pape et à l'Église. Le siège habituel de la comtesse était une forteresse

inexpugnable dans la région de Bologne, haut perchée sur un promontoire en bordure d'un petit lac. Le désordre en Allemagne était tel qu'Henri IV fût contraint de se présenter piteusement devant le château pour que Grégoire lève l'excommunication qui le frappait. Encore aujourd'hui « aller à Canossa » signifie se soumettre humblement.

Cependant le schisme qui frappait la chrétienté se poursuivait cruellement, Henri IV récidiva en désignant plusieurs antipapes et fut encore excommunié, son fils, l'empereur Henri V reprit la guéguerre en continuant à désigner des antipapes. En 1118 à Rome, lors de l'élection du pape Gélase II di Gaeta, le seigneur Censio Frangipani, partisan de l'empereur, pénétra dans le conclave pour outrager Gélase en lui tirant sa barbe blanche, suprême insulte à l'époque, afin d'imposer un antipape. Gélase s'enfuit de Rome avec tous ses cardinaux, s'embarqua à Pise pour Marseille, réunit un concile à Vienne et mourut un an après en l'abbaye de Cluny.

*

À son décès, la comtesse Mathilde légua à l'Église ses biens immenses composés de vastes territoires s'étendant jusqu'à Ancône sur l'Adriatique. Ces nouveaux territoires dévolus à l'Église, qui s'intitulaient des « Légations » constituaient un barrage militaire efficace contre les incursions des armées impériales. Les empereurs contestèrent ces legs, considérant que la comtesse ne pouvait disposer de ses fiefs après sa mort. Les anciens territoires de la comtesse Mathilde prirent le

nom de « légations », gouvernés par des légats des papes. Ces sortes de petits états disparurent, au détriment de la papauté lors de la réunification de l'Italie en 1860. La puissance temporelle du Vatican se réduisit dès lors à la seule ville de Rome. Lorsque l'Italie fut réunifiée sous l'égide de Cavour et de Garibaldi, Rome devint la capitale de la nouvelle nation, et le Vatican fut relégué sur un territoire exigu de la rive droite du Tibre comprenant la basilique Saint-Pierre et le château Saint-Ange, qui fut jadis le tombeau de l'empereur Hadrien.

Après le choc violent de Canossa opposant un empereur au pape Grégoire VII, le rapport de forces se modifiera considérablement, l'Église s'émancipait de la tutelle impériale pour deux raisons : primo, par la création des cardinaux et du Sacré Collège exclusivement habilités pour élire les papes sans aucune intervention des empereurs. Depuis Charlemagne les élections des papes étaient toujours soumises à l'approbation des empereurs successifs, secundo, depuis les legs de Mathilde les papes disposaient de vastes domaines en Italie leur procurant des ressources financières, en outre, ils jouissaient de l'appui indéfectible des forces militaires des Normands. Dorénavant les papes ne seront plus soumis au bon vouloir des empereurs. Par ailleurs, les évêques seront investis par les papes sans tenir compte des avis des empereurs. De là découlera ce qui s'appela « la guerre des investitures ». Les abus de l'autorité des papes ont profondément marqué l'Allemagne ce qui explique qu'une vague de protestantisme s'y soit développée, elle s'étendra plus tard en Angleterre et dans les pays scandinaves.

Par le mariage d'Henri VI et de Constance, l'empire germanique, dont la capitale était à Aix-la-Chapelle, s'étendait donc sans discontinuer depuis la Baltique jusqu'à la Sicile. De ce couple impérial naquit Frédéric de Hohenstaufen qui en héritera bientôt. Cet enfant, titulaire de la couronne des Deux-Siciles, perdit père et mère à l'âge de trois ans. Dès lors Segni, pape Innocent III, son parrain, se chargea de l'éducation de l'enfant-roi des Deux-Siciles en titre, cet enfant montra bientôt, par son caractère, qu'il était orné de tous les talents pour gouverner. Malgré la surveillance de ses gardes, durant son adolescence, le gamin turbulent parvenait, avec des vêtements loqueteux, à s'échapper du splendide palais du roi Roger de Hauteville, pour se mêler à la foule des rues de Palerme. Malgré ses fréquentes escapades, ses maîtres parvinrent à lui enseigner tout ce qu'il devait savoir pour gouverner tandis que le pape agissait comme un père bienveillant et affectueux.

À l'âge de 16 ans, Frédéric II de Hohenstaufen entreprit la conquête du trône impérial qui avait appartenu à ses aïeux. Vaste entreprise ! Son parrain, le pape, connaissait les dangers d'un aussi long voyage, mais son pupille avait l'âme d'un chef ; il le laissa faire. Curieusement, car depuis que les Normands avaient pris le contrôle du royaume et qu'ils s'étaient déclarés vassaux des papes successifs pour les défendre des continuelles agressions des empereurs, les papes, d'accord avec les souverains normands, avaient toujours refusé une alliance quelconque entre empereurs et Normands afin d'éviter l'encerclement de Rome. C'était la politique constante des papes, mais Innocent III,

contrairement à ses prédécesseurs, innova, il admit que Frédéric II de Hohenstaufen, son filleul, puisse tenter de conquérir la couronne impériale tout en restant roi des Deux-Siciles.

Frédéric II de Hohenstaufen, assez désargenté, pénétra en Allemagne par le lac de Constance et fut vigoureusement soutenu en cours de route par Philippe-Auguste, roi de France, lequel chargea son fils Louis, futur roi Louis VIII, d'apporter beaucoup d'or au jeune conquérant pour l'aider à déposséder Othon IV de sa couronne impériale. Cet Othon avait été récemment l'adversaire des Français à la bataille de Bouvines en 1215 aux côtés des Anglais, commandés par le méchant roi Jean d'Angleterre. Shakespeare nous a gratifiés de sa tragédie « King John ».

Par la suite pour profiter de la disgrâce du roi Jean, Louis, fils de Philippe-Auguste, avec l'approbation du pape, débarqua en Angleterre avec une puissante flotte de huit cents bateaux en réussissant à s'emparer d'une bonne moitié de l'Angleterre, pays sur lequel sa femme, Blanche de Castille, mère du futur Saint-Louis, avait des droits à la succession du trône. En effet, si Blanche était castillane par son père elle était anglaise par sa mère Léonor de Plantagenet. Louis réussit à se faire couronner roi d'Angleterre, royauté qu'il n'exerça peu de temps seulement jusqu'à la mort de Jean. Ce dernier termina bientôt sa vie détestable en fuyant devant les Français et en perdant ses trésors et sa couronne dans les sables du Wash, sur la côte est de l'Angleterre, où ses troupes s'étaient enlisées à marée montante.

Alors que Louis, fils de Philippe-Auguste avait réussi à rallier la moitié de la noblesse anglaise qui le couronna, en fin de compte, elle préféra l'enfant Henri,

en bas âge, fils de Jean et d'Isabelle d'Angoulême (celle que Jean avait enlevée au malheureux Henri de Lusignan lors de ses noces) plutôt que de donner la couronne à un prince français dont ils ne voulaient plus. Par conséquent Louis, suivant les injonctions du pape, fut contraint de rapatrier ses troupes en France. Lorsqu'il fut question de couronner le petit roi Henri III, il n'y avait pas de couronne disponible car elle était envasée à jamais dans les sables du Wash. Faute de mieux, on lui tressa une couronne de lauriers. De tous les métaux, l'or est le plus lourd et le plus dense, par la force de la gravité terrestre, il est inexorablement attiré vers le centre de la planète, on ne retrouvera jamais ce trésor si ce n'est concassé sous forme de pépites que charrient les cours d'eau ; elles font le bonheur des orpailleurs.

Frédéric II de Hohenstaufen réussit à vaincre Othon IV, lors d'une bataille, alors qu'Othon était désavoué par le pape Innocent, et honni par ses sujets. C'est ainsi que Frédéric, seul héritier de son père Henri VI, fut élu et couronné empereur à Aix-la-Chapelle. Le destin de Frédéric est vraiment fabuleux. Lors de son couronnement, il avait eu l'imprudence de faire le vœu solennel d'entreprendre une croisade afin d'ouvrir la Palestine au culte chrétien. Ce fut le but de sa croisade, inspirée par le pape Innocent III, son parrain bienveillant. En arrivant en Palestine, l'empereur fut impressionné par le haut niveau de la civilisation musulmane, ses progrès dans le domaine des sciences et par l'esprit chevaleresque du Sultan d'Égypte. Il est clair que les musulmans ne renient jamais leur religion, ils préfèrent plutôt mourir et Frédéric comprit que les armes étaient inutiles pour les convertir. Sans en venir